

RÈGNE DE LA JUSTICE

Administration et Rédaction
27, Rte de Vallière
1236 CARTIGNY / Genève
Téléphone 022 756 12 08

Journal mensuel, philanthropique et humanitaire
pour le relèvement moral et social

Fondateur: F.L.A. FREYTAG

ABONNEMENTS
Suisse, 1 an Fr. 4.--
Etranger Fr. 8.--
IBAN: CH83 0900 0000 1200 0656 7

La mentalité du bon Samaritain

LES équivalences malheureuses qui atteignent inévitablement les humains comme résultat de leur façon de vivre sont ressenties par eux d'une manière très douloureuse. Ces équivalences sont les conséquences de leur violation de la loi universelle qu'ils ont remplacée par leurs propres lois. Ces lois sont basées sur l'égoïsme et ne peuvent par conséquent donner que des résultats misérables. En effet, elles condamnent bien le mensonge, le vol, le meurtre, mais seulement dans une certaine direction, quand ils se manifestent d'une manière visible, palpable. Par contre, ces méchancetés se commettent sur une plus grande échelle encore de toutes sortes de formes qui ne tombent pas sous le coup des lois boiteuses des hommes.

Pour ne pas être un menteur, l'homme devrait être véridique en tout, et pas seulement dans certaines directions. Mais c'est loin d'être le cas pour les humains. Aussi, si chacun était obligé d'avouer tout ce qu'il pense, on aurait souvent bien peu d'estime pour les gens qu'on appelle honorables et qui sont portés aux nues. Pourtant c'est seulement en ouvrant son cœur et en se montrant tel qu'il est que l'homme peut arriver à devenir véridique et se rendre compte quel abîme le sépare encore de la vérité vécue. Les apparences ne suffisent pas. Elles doivent pouvoir se vérifier par un état d'âme correspondant dans tous les sens à la réalité. Sinon on reste un menteur qui dit de temps en temps la vérité.

Celui qui prétend être un bienfaiteur doit l'être dans toutes les directions. Il ne doit être d'aucune manière un malfaiteur; alors seulement il est dans la situation réelle d'un bienfaiteur. Tant qu'il fait du mal à côté de quelques bienfaits, il demeure un malfaiteur qui fait de temps en temps du bien.

C'est pareil pour l'accaparement. Tout accaparement est un vol. L'Eternel a donné aux humains la terre pour qu'ils en jouissent librement, sans la détériorer, ni l'appauvrir, ni la déboiser par des spéculations égoïstes. La terre appartient à l'Eternel. Il l'a donnée aux hommes pour qu'ils puissent y vivre en frères et en tirer toute leur nourriture. Certains, plus habiles que d'autres, l'ont accaparée. Dans leurs lois contraires à la loi universelle, ils ont prévu des articles qui autorisent la propriété individuelle, ce qui est un non-sens. Le démenti formel de cette prétention réside dans le fait que le soi-disant propriétaire foncier est pour finir porté entre quatre planches au cimetière, il devient propriété

de la terre. La terre, qui est sa nourrice, ouvre son sein pour l'engloutir, parce qu'il s'est conduit d'une manière illégale, étant un malfaiteur, un voleur.

Tous les humains sont frères, mais des frères qui actuellement se haïssent et se combattent. Or, les Ecritures disent que celui qui hait son frère est un meurtrier, et que la vérité n'est point en lui. Les hommes devraient donc tous s'aimer, se faire du bien mutuellement et s'entraider. Au lieu de cela, il y a beaucoup de pauvres qui sont quelquefois dans un dénuement complet, souffrant de la faim, du froid, et ne rencontrant aucune affection autour d'eux, mais seulement de l'indifférence, de la froideur et même du dédain.

Tout cela est la conséquence de l'égoïsme, du culte du moi qui est en même temps le mépris du prochain. Le Seigneur Jésus a illustré d'une manière typique cette situation dans une image bien appropriée. Il montre deux prêtres passant près d'un pauvre homme tombé entre les mains des brigands, et dépouillé par eux, c'est-à-dire par la société actuelle. Ces gens ne s'occupent pas de secourir le pauvre malheureux, ils ont bien d'autres préoccupations égoïstes.

Ce sont les classes religieuses qui sont montrées ici; elles parlent de Dieu, mais de leur dieu évidemment, car elles ne connaissent pas le vrai Dieu, puisqu'il faut posséder son esprit pour le connaître. Les gens religieux laissent donc le pauvre homme dans sa misère sans s'occuper de lui. Ensuite vient un Samaritain, faisant partie d'une classe de personnes peu estimée du temps du Seigneur, mais qui est plus capable de se rendre compte de ce que représente le prochain.

Le Samaritain est ému de compassion et, sans s'occuper de formes religieuses, il fait tout naturellement ce que la loi divine enseigne et recommande. Le cœur débordant de pitié, il prend soin du malheureux. Après l'avoir réconforté en répandant de l'huile sur ses blessures et en lui faisant goûter le vin de la consolation, il le transporte dans l'hôtellerie, paie pour lui et dit encore à l'hôte: «Prends soin de lui, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour.»

Ce Samaritain illustre bien celui qui comprend et ressent quel est son prochain, et qui obéit à ce que recommande la loi divine en disant: «Aime ton prochain comme toi-même.» Le prochain, c'est notre semblable, quel qu'il soit. Chacun est tenu d'en prendre soin et de le respecter. Si tous ceux qui sont actuellement dans

l'aisance, dans la richesse, s'occupaient des pauvres d'une manière tout à fait désintéressée, sans la pensée d'être loués, d'en récolter de l'honneur, ils aimeraient ainsi leur prochain comme eux-mêmes et entreraient insensiblement dans la voie de la légalité divine. Et ce ne serait pas tellement méritoire, ce serait simplement le devoir accompli. Cependant en faisant ainsi, graduellement on retournerait vers ce qui est bon, beau, droit, vers ce qui apporte la bénédiction et non pas la malédiction et l'équivalence malheureuse.

Ce qui fait le malheur de l'homme, c'est simplement son caractère, la mentalité qu'il a acquise. Si l'homme venait au monde d'une manière convenable, et non pas comme résultat de passions égoïstes, si le petit être mis à l'existence était placé immédiatement sous l'influence bénie de l'esprit de Dieu, déjà dans le sein de sa mère, et croissait dans la merveilleuse ambiance de l'amour du prochain, il lui serait aisé, après avoir été éduqué de cette manière, de suivre la loi universelle et de réaliser des conditions de vie où la déception et la condamnation seraient impossibles. Pour cela il faut que l'homme connaisse la loi universelle et s'y soumette. Quelle est cette loi? C'est tout simplement l'amour du prochain: Aime ton prochain comme toi-même.

La mentalité de l'homme ayant été empoisonnée par le cumul des illégalités commises, la somme totale de tout cela est la mort avec ses précurseurs, les souffrances, la maladie, et toutes les adversités y afférentes. C'est le résultat automatique. Mais les hommes ont une telle perversité de sentiments que lorsqu'ils sont châtiés par l'équivalence, ils disent immédiatement que c'est Dieu qui les punit. Ils ont la conception que Dieu se venge de leurs transgressions, qu'Il est irrité parce qu'ils ne le servent pas, et qu'Il manifeste ainsi son mécontentement en les faisant souffrir, en leur envoyant toutes sortes de malheurs et en les plongeant dans une détresse épouvantable. Certaines religions parlent même d'enfer et de tourments éternels préparés par Dieu.

C'est méconnaître complètement le Tout-Puissant que de lui prêter de tels sentiments. C'est directement blasphématoire et monstrueux. En réalité, si l'homme souffre, ce n'est pas Dieu qui le fait souffrir. Le châtiement que l'homme reçoit est l'équivalence exacte et automatique de sa ligne de conduite et de sa malhonnêteté. Quand on avale du poison, on ne peut pas s'attendre à échapper aux maux et douleurs qu'il provoque.

L'homme ne peut pas être épargné par la loi des équivalences, car selon la mesure exacte de celle-ci, chacun récolte juste le fruit de ses semences. Cependant,

Pense au courage des prophètes

ARISTIDE naquit dans le froid hiver de 1920. Son père, que la guerre avait meurtri dans son corps et dans son âme, calmait ses douleurs en buvant plus que de raison. Sa mère, descendante d'une noble famille, à cause de son caractère autoritaire, avait dû quitter son premier mari, vu l'incompatibilité complète des caractères.

Le petit avait hérité une santé fragile et, à l'époque, sa mère ne trouvait pas les médicaments pour le soigner. L'enfant avait souvent des cauchemars terribles, qui n'étaient en somme que le reflet de sa pauvre vie; car la famille vivait, à Milan, dans une vétuste mansarde. Aussi, entre les crises d'ivresse du père, rares étaient les jours de fête où l'on pouvait s'offrir un bouillon de pattes de poulets, la chair étant réservée aux riches.

Dans cette indigence matérielle et spirituelle, les visites de la tante, sœur de sa mère,

mettaient du baume dans le cœur de l'enfant. Pour Aristide qu'elle aimait beaucoup, elle était comme une fée qui le comblait de cadeaux. Et encore, elle lui parlait de Jésus, ce qui l'impressionnait beaucoup.

Parfois aussi, quand le père était de sang froid, il sortait avec son fils, dont il était très fier. Souvent il le mettait en garde contre les gens religieux. «Je t'assure, mon fils, crois-moi, ils ne sont pas recommandables! Leur fausse religiosité les rend durs et méchants.»

Agé de 14 ans, sous la dictature fasciste, Aristide dut endosser l'uniforme pour participer aux parades et cortèges et s'initier au maniement des armes. Puis, ce fut bien plus qu'un exercice, car le pays était entré en guerre aux côtés des Allemands. Enrôlé dans la défense antiaérienne, il fut dirigé vers la frontière française. Là, le jeune homme eut l'occasion de vérifier la justesse des avertissements paternels... Un dimanche matin, il

vit, après la messe, le curé prendre l'encensoir pour bénir les soldats et les canons. En France, pensait-il, les curés bénissent les canons dirigés contre l'Italie. Non, Père avait raison, tout cela ne peut venir de Dieu!

Ensuite, il fallut repartir pour atterrir en Sicile après un voyage de quatre jours, avec la mission de défendre le camp d'aviation contre les attaques acharnées des troupes anglaises venues de Malte. Quel enfer, quel carnage! Aristide en était écoeuré, déçu. C'était donc cela la vie? Après, il fallut encore partir, cette fois-ci pour la Yougoslavie, après avoir côtoyé des situations effrayantes, atroces. Quelles horreurs ne vit-il pas! Et maintenant il était question de repartir pour la Russie... mais ce fut en Sardaigne qu'on aboutit. Sur l'île, son régiment fut accueilli par une nuée d'avions, américains cette fois, qui bombardèrent le port et tuèrent nombre de soldats et de civils. Isolés de tout, manquant de ravi-

taillement, tous ces jeunes fraternisaient peu à peu avec les Anglais qui leur donnaient quelque nourriture.

Au sein de cet enfer, le cœur sensible d'Aristide souffrait atrocement. C'est dans la nature qu'il délassait son âme meurtrie. Il admirait les arbres fruitiers chargés, les ondulations de la mer, le ciel si bleu et la douce clarté de la lune qui éclairait la nuit. Tout lui disait que cette création si apaisante et parfaite était l'œuvre d'un Dieu bon et aimable envers les humains. Mais comment le connaître? Il ressentait bien que tous les malheurs qui s'abattaient sur les hommes ne venaient pas de Lui, mais qui pourrait l'éclairer sur tous ces mystères?

Subitement, Aristide fut cloué au lit par la malaria. Une fièvre qui dura quarante jours, lui faisant enfler la rate avec des douleurs qui n'en finissaient pas. Une telle faiblesse le gagnait qu'il était certain de mourir sans délai. Pourtant il se rétablit et, revenu sur le

l'humanité est quand même épargnée d'une manière merveilleuse de la récolte définitive et irrémédiable de ses affreuses semences, qui serait une récolte irréparable. Elle l'est justement par l'Éternel, le grand Dieu des cieux, Celui que les humains accusent de leur faire subir le châtement de leurs fautes. L'Éternel épargne aux humains les effets irrémédiables de la malédiction qu'ils ont attirée sur eux, en ce sens qu'Il leur a procuré un Sauveur pour qu'ils ne restent pas éternellement dans la tombe, mais qu'ils puissent en ressortir. Il a ainsi pourvu à leur résurrection sur la terre et à leur éducation dans le rétablissement de toutes choses, selon la loi universelle.

En observant cette loi, ainsi que les conditions du Royaume de Dieu, l'équivalence de la nouvelle ligne de conduite des humains sera la vie, la santé et le bonheur. Pour cela il fallait qu'une vie sans tache soit donnée en rançon pour eux. C'est notre cher Sauveur, le Fils de Dieu, qui en a fait lui-même les frais. Comme le montre le prophète Esaïe, il a pris sur lui nos douleurs, il s'est chargé de nos péchés, c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris.

Ceux qui cherchent le salut le trouvent donc chez notre cher Sauveur, mais pas dans les religions dites chrétiennes. Chacune d'elles veut monopoliser les mérites de Christ et représenter son église; mais elles ne représentent qu'une association agissant sans le savoir sous la puissance du dieu de ce monde, l'adversaire. Elles n'arrivent donc à aucun résultat divin. C'est pourquoi les religions ne font qu'augmenter la déception et le désespoir des humains, car ils ne trouvent pas en elles la consolation et la délivrance qu'ils attendent. Ces religions enseignent qu'il ne faut pas voler, mais elles soutiennent la guerre, ce qui veut dire qu'elles appuient le vol. Elles disent qu'il ne faut pas tuer, et elles soutiennent le crime de la guerre. Elles disent qu'il faut aimer ses ennemis, et elles admettent qu'en temps de guerre les chrétiens d'une nation tuent ceux de la nation ennemie.

Les religions dites chrétiennes et les Etats qui forment le monde civilisé vont donc recevoir le juste châtement qui leur revient automatiquement. Tout cet amalgame est appelé dans la Parole divine: «Babylone la grande.» Et ce message est donné d'avance sur elle comme si la chose était déjà accomplie: «Elle est tombée, Babylone la grande, et toutes les images de ses dieux se sont brisées par terre.» Babylone, la chrétienté, n'a fait qu'adorer les idoles d'or et d'argent et les démons. L'Apocalypse nous montre qu'elle sera prise comme une meule de moulin et lancée dans la mer, là où elle est la plus profonde. Et tous les marchands de Babylone, consternés, diront: «Malheur, malheur à la grande ville, en une seule heure tant de richesses ont été anéanties.» Ce sont là les douleurs provoquées par la grande tribulation qui vient, et qui a été annoncée d'avance par les prophètes. C'est ainsi qu'à la seconde résurrection, tous ceux qui ont été engloutis avec Babylone, et qui reviendront sur la terre, auront appris leurs leçons. Ils comprendront qu'ils ont été conduits par l'adversaire dans une direction opposée aux voies divines, qui sont les voies du bien et de la bénédiction. Ils pourront alors en connaissance de cause se laisser éduquer par la vérité et devenir viables dans le Royaume de Dieu, en vivant les conditions qui s'y rattachent.

Un corbeau qui sait se défendre

Dans *La vie des Bêtes* N° 73, nous trouvons l'histoire suivante, écrite par Elian-J. Finbert:

Ayant ramassé un jour dans un parc un petit corbeau tombé de son nid au pied d'un arbre, et voyant l'oiseau battre de l'aile et ouvrir le bec pour m'indiquer qu'il

avait faim, je le pris, lui donnai la becquée et m'attachai si bien au corbillon que je finis par l'élever.

Je l'avais appelé «Négro» et Négro, toujours en liberté, grandissait sans jamais chercher à s'éloigner.

Il affectionnait de se rendre dans les écuries où il trouvait à récolter des graines d'avoine. A force de vivre là et d'entendre chaque jour le cocher dire, en amenant la voiture au perron de la maison de campagne: «La voiture est avancée», il finit par parvenir à prononcer distinctement le mot voiture et on l'entendait répéter après le domestique: «La voiture! La voiture!»

Comme je m'aperçus qu'il avait une grande facilité à retenir des mots et craignant qu'un beau jour un chasseur ne déchargeât son fusil sur lui, je lui appris cette phrase: «Ne me tue pas!»

Lorsque, volant d'arbre en arbre dans le parc, il voyait quelque promeneur, il ne manquait pas de crier de sa grosse voix: «Ne me tue pas!» ou bien «La voiture! La voiture!»

Un jour, un nouveau garde arriva et voyant Négro sur une branche, il s'approcha doucement, et le coucha en joue: mais le corbeau, reconnaissant le canon d'un fusil et puis le garde, se mit à crier: «Ne me tue pas! Ne me tue pas!» Le garde, superstitieux, en entendant ces paroles sortit du gosier de l'oiseau, ne doute pas qu'il a devant lui le démon en personne. Il jette son fusil et se met à courir en direction de la maison. Négro, voyant l'homme dans cet état, trouve amusant de le suivre à tire-d'aile et, au moment où l'homme parvient à la cuisine, il jure qu'il est poursuivi par le diable. Le corbeau se perche sur sa tête, s'accroche à ses cheveux en répétant: «Ne me tue pas! Ne me tue pas!»

On avait beau rassurer le garde (celui-ci était venu du fond de sa Bretagne), lui répéter que ce diable n'était qu'un corbeau, l'homme n'en voulut rien croire et retourna dans son Armorique!

Ces lignes confirment l'opinion de beaucoup de naturalistes attribuant au corbeau le premier prix d'intelligence parmi les animaux et les oiseaux en particulier. Il fut un temps où le corbeau avait une fâcheuse réputation et était même considéré comme nuisible. Du reste, cette appellation a été appliquée à beaucoup d'autres animaux et cela d'une manière tout à fait contraire à la réalité. Nous sommes heureux de voir qu'actuellement, un bon nombre de personnalités se penchent sérieusement sur l'harmonie de la nature. Toutes arrivent à cette conclusion qu'en réalité il n'y a pas d'animaux ni d'oiseaux qui méritent d'être qualifiés de nuisibles.

Là où l'homme n'intervient pas par ses faux raisonnements, toujours basés sur un intérêt égoïste, il règne un équilibre dont nous avons déjà souvent parlé dans *Le Moniteur*.

Le corbeau et certaines variétés de sa race ont au contraire une très grande utilité. Il leur arrive évidemment de prélever parfois, pour agrémenter leur table, quelques petits animaux ou même encore un poulet. Mais ce qui est certain, c'est qu'ils détruisent une quantité considérable de vers blancs et autres destructeurs des récoltes.

Si nous sommes heureux de relater quelques histoires de ce genre, c'est que tout cela nous rappelle que le moment vient où la nouvelle dispensation va être introduite, cette nouvelle terre dont ont parlé tous les prophètes de Dieu. Là une merveilleuse communion pourra s'établir non seulement entre les hommes, mais aussi avec toute la création. Celle-ci aura retrouvé l'admirable sceau de la perfection fixé en elle par la Loi universelle vécue. Ce sera le temps dont il est écrit que «les choses anciennes seront passées, et toutes choses seront devenues nouvelles.»

C'est à nous de travailler dans cette direction, en apprenant à vivre nous-mêmes cette admirable Loi universelle d'altruisme et de fraternité, dans un total désintéressement.

Pâques: sa véritable signification

L'époque de Pâques approche et avec elle se pose la question des fondements de cette fête. Nous comprenons aisément que pour nombre de nos contemporains, certaines notions soient un peu mystérieuses, cependant, comme nous allons le voir, elles répondent à une logique qui est très facile à formuler. A l'appui de notre exposé, nous reprenons du journal *Tribune de Genève* du 15 avril 2022, un article qui traite de la mort de notre Seigneur Jésus-Christ et de sa résurrection. Nous relevons ce texte en entier.

Mort de Jésus: les coulisses historiques de Pâques

Pâques est unanimement l'événement fondateur du christianisme. Cependant, les notions de sacrifice et de résurrection font encore débat.

Jésus s'est-il sacrifié pour l'humanité en mourant sur la croix? Et comment interpréter sa résurrection qui, si elle peut être remise en doute dans sa forme physique, voit son sens et sa portée différemment interprétés selon les confessions et les sensibilités? La notion de sacrifice et celle de résurrection sont en effet des écueils où s'achoppent depuis des millénaires des générations successives de théologiens. L'enjeu? Comprendre le message exprimé par éléments miraculeux et se l'approprier pour nos vies présentes.

Une question de définition

Tout d'abord, que faire du terme «sacrifice»? Pour le théologien vaudois Guy Lasserre, auteur du livre «Les sacrifices dans l'Ancien Testament», «il ne faut en tout cas pas voir la mort de Jésus comme un sacrifice au sens de l'Ancien Testament ou à l'image des pratiques juives d'alors». Ce vocable a toutefois été utilisé par les premiers chrétiens «comme image pour interpréter la mort en croix du Christ, alors vécue comme un choc terrible», exprime le théologien.

Une notion très actuelle

Cette référence du sacrifice indispensable serait-elle aujourd'hui devenue dépassée? Pour le théologien vaudois Christophe Chalamet, professeur à l'Université de Genève, au contraire, cette notion de sacrifice a encore bien des résonances avec l'actualité: «Dans sa tractation avec un djihadiste, l'officier de gendarmerie français Arnaud Beltrame, en se substituant à un otage au cours de l'attaque terroriste du 23 mars 2018 à Trèbes, s'est sacrifié au nom de la solidarité. Même si ce geste demeure controversé, il serait dommage de voir le sacrifice du Christ comme quelque chose de désuet et qui n'aurait plus rien à nous dire aujourd'hui.»

Même son de cloches du côté du Vaudois Elio Jaillet, assistant en théologie systématique à l'Université de Genève, qui met en lien le «don de soi» avec l'allégorie biblique du Bon Berger, prêt à mourir pour son troupeau. De son côté, Guy Lasserre préfère y voir une expression de la communion entre Dieu et les croyants, ces derniers pouvant également offrir ou consacrer leur vie à Dieu. «En se laissant transformer par l'amour de Dieu, ils pourront rediriger cet amour vers les autres.»

Le retour à l'unité?

Mais pourquoi le Christ devait-il mourir? «Pour certains chrétiens, notamment chez les catholiques et les évangéliques, le sacrifice de Jésus permet à l'humanité d'atteindre le salut: «Quelque chose dans la mort du Christ, nous redonne une unité», résume Christophe Chalamet. «En effet, pour une catégorie de croyants, Dieu doit être apaisé des péchés des hommes. Jésus étant resté dans l'obéissance jusqu'au bout, il satisfait ainsi Dieu en se présentant lui-même comme sacrifié.»

Ce n'est cependant pas la vision d'une partie de la théologie réformée actuelle, comme le précise Christophe Chalamet qui défend l'idée que «ce n'est pas Dieu qui a besoin d'être apaisé d'une potentielle colère, mais

continent, il fut soigné jusqu'à une guérison totale.

Quant il revint à Milan, son père était mort, mais il retrouva sa vieille mère, toujours dans sa mansarde qui avait résisté à tous les bombardements! La guerre enfin terminée, Aristide, fit la connaissance d'une charmante et sérieuse jeune fille, qu'il épousa quelque temps après. On continua à vivre à trois dans la mansarde! Entre temps Aristide fut engagé comme gardien de nuit dans une fabrique; une aubaine à l'époque!

Plus tard, le jeune couple trouva un appartement et avec les années, quatre enfants remplirent celui-ci de leurs cris de joie! Ils étaient tellement heureux qu'un dimanche, Aristide et sa femme eurent envie d'aller à la messe. Cependant, quelle déception: une belle façade, mais rien pour le cœur. L'association de la politique avec la finance et le dieu de ce monde, leur fut une cruelle et pénible épreuve. Aussi, le

soir, à genoux, ils supplièrent: «o Dieu! Où es-tu? Qui pourrait nous faire connaître tes voies?»

La réponse à ce cri du cœur ne tarda pas. Peu après, un évangéliste frappa à leur porte, leur offrant un *Moniteur du Règne de la Justice*. Il leur communiqua surtout une ambiance délicieuse, celle de la Maison du Père, qui les impressionna grandement. La lecture du périodique les enchantait et, de suite, ils se rendirent tous deux aux réunions dont l'adresse était indiquée sur le journal. Quel soulagement de trouver la famille du Seigneur, de sentir qu'enfin la vérité se dévoilait à leurs yeux! Mais elle dévoilait aussi l'égoïsme du cœur humain, et le leur en particulier. Aristide sentit que le combat était rude pour lutter contre son caractère. Se plaçant devant le miroir de la vérité, il se disait: comment veux-tu suivre des enseignements aussi précieux avec un pareil caractère? Change donc, fais des efforts avec la

grâce divine. Ne désespère pas devant tes échecs, tu as maintenant un Sauveur qui a payé pour te racheter du péché... Son épouse l'épaulait dans cette lutte contre l'égoïsme et ensemble ils vivaient des moments délicieux dans la famille du Seigneur.

Les enfants grandissaient, se marièrent et quittèrent le nid familial les uns après les autres. Aristide avait perdu sa vieille mère et avait quelques soucis au sujet de la santé de sa compagne dont le cœur était si faible. Malgré tous les soins dont elle était entourée, un matin, elle mourut dans ses bras. Aristide ressentit de la révolte devant une mort aussi brutale et inattendue, mais il comprit que l'Éternel, dans sa préconnaissance et sa bonté infinie connaît les possibilités de chacun et ne permet rien qui ne soit pour le bien. Il s'inclina devant sa décision et ressentit toute la douce consolation de la chère famille de la foi. L'assurance de la résurrection lui donnait un immense courage pour travailler avec plus

de ferveur à l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre.

Sa joie était de propager la bonne nouvelle, et il accompagnait souvent ses frères collaborateurs dans l'œuvre du Seigneur. Quel bonheur de pouvoir annoncer un Dieu de bonté, qui pardonne toujours, qui a conçu un plan si miséricordieux en faveur de toute l'humanité: la restauration du paradis sur la terre! Il se souvenait souvent des jours sombres qu'il avait traversés durant la guerre et il savourait par avance ce temps béni où l'homme retrouvera sa dignité de fils de Dieu, grâce à la rançon payée par notre cher Sauveur.

Aristide pensait très souvent au cher ancien de son pays, qui avait commencé l'œuvre sans rien, sans aucun bien matériel, mais avec une foi chevillée au corps. Il l'avait entendu exprimer ce désir: «Si au moins quelqu'un se présentait pour aller évangéliser en Sicile! Il y a là quelques amis, des abonnés, mais

le monde qui a besoin d'être réconcilié avec Dieu. A travers ce sacrifice, Dieu manifeste son amour jusqu'au bout.» Pour l'universitaire genevois, «l'être humain a de la difficulté à consentir à cet amour inconditionnel et à cette relation que Dieu cherche à nouer avec lui. Grâce à la résurrection du Christ, où le Père vient relever le Fils par amour, Dieu se manifeste comme celui qui se tient à nos côtés, scellant ainsi une relation d'amour avec le monde.»

Au-delà des preuves

Et que dire de la résurrection? «La tradition chrétienne ne peut se passer de la résurrection du Christ pour comprendre qui est Jésus», formule Elio Jaillet. Résurrection physique ou seulement symbolique? «Si on s'occupe de savoir ce qui s'est précisément passé à ce moment, on risque d'en manquer le sens», ce que confirme Christophe Chalamet en ajoutant que «les mots nous manquent» lorsqu'on souhaite approcher le phénomène de la résurrection de trop près. «Pour la théologie réformée, il ne s'agit pas de prouver la résurrection physique, mais d'insister sur les lunettes qu'elle offre pour la compréhension de nos réalités humaines», insiste Elio Jaillet. Et d'asséner: «Ce qui importe, n'est pas la résurrection en soi, mais plutôt de croire que Jésus est le Ressuscité, et qu'il est possible pour tout un chacun de le rencontrer.»

Tous les croyants ne bâtissent en effet pas leur confiance sur le même socle. «Certains chrétiens fondent leur espoir en la résurrection sur la «réalité» du tombeau vide, présente Guy Lasserre. D'autres, sur la conviction des premiers chrétiens qui se sont mis en route et ont propagé la bonne nouvelle.» C'est-à-dire, poursuit le pasteur, que «la résurrection de Jésus atteste que sa mort sur la croix est chemin de vie. Ce chemin vers Dieu qui peut être le nôtre, ne s'arrête pas dans la mort.»

Pour Christophe Chalamet également, «La résurrection n'est pas le simple retour à la vie d'un cadavre, mais bien l'accession à une autre dimension de la vie. L'Esprit vient insuffler la vie, la renouveler ici et maintenant déjà.»

Comme la Bible l'enseigne, la Pâque a été instituée au sein du peuple d'Israël alors qu'il se trouvait en esclavage en Egypte. Dieu, qui voulait faire sortir son peuple d'Egypte, sous la conduite de Moïse, a introduit le symbole de la Pâque qui devait illustrer l'Alliance de Dieu avec son peuple. Dans le désert, le peuple d'Israël reçut les ordonnances du tabernacle et les tables de la loi. Nous ne reviendrons pas sur les détails de cette ancienne alliance, sinon pour préciser qu'elle était un symbole de ce qui s'est produit plus tard lors de la venue de notre cher Sauveur sur la terre.

Pour revenir au sujet qui nous occupe, cet article expose deux points essentiels qui semblent diviser les églises au sujet de la mort de notre Seigneur Jésus. Il s'agit d'une part de la notion de sacrifice et d'autre part, de sa résurrection.

Nous avons lu ce texte attentivement et constaté qu'il y manque une vérité très importante, essentielle même, pour la compréhension de notre sujet. En effet, nous sommes de pauvres pécheurs. Ce terme n'est même pas mentionné une seule fois dans cet article. Et c'est cependant lui qui, associé à l'amour de Dieu, nous permet de comprendre la nature de la mort de Jésus-Christ. Le prophète Esaïe montre bien dans le chapitre 53 de son livre que notre Seigneur Jésus a pris sur lui nos fautes, que c'est à cause de nos iniquités qu'il a souffert et qu'il est mort. C'est ainsi qu'il est devenu pour tous l'auteur d'un salut éternel. Il est par conséquent notre Sauveur; autre terme qui n'est pas mentionné une seule fois dans ce texte. Il n'est pas mort d'une mort de condamné, comme c'est notre cas, mais d'une mort de sacrifice.

Comme nous le savons, le salaire du péché, c'est la mort. Il s'agit là d'une équivalence de notre ligne de

conduite. Nous précisons que l'Eternel n'est pour rien dans le fait que nous devons mourir. Le péché produit les maladies, les souffrances et la mort, sans que Dieu n'ait à intervenir. Par contre, il s'est manifesté pour nous sauver en envoyant son Fils bien-aimé sur la terre pour payer notre rançon.

Maintenant, nous allons reprendre quelques passages de cet article qui méritent d'être mis en parallèle avec ce que nous enseignent les Ecritures.

La notion de sacrifice et celle de résurrection sont des écueils où s'achoppent depuis des millénaires des générations successives de théologiens. Pourquoi? Ces notions sont claires si nous sommes conscients, comme nous le disions plus haut, de notre condition de pécheurs. Nous sommes comme quelqu'un qui va se noyer. Notre cher Sauveur est semblable à celui qui, sur la berge, nous a aperçus; il s'approche de l'eau et nous tend la main pour nous en sortir. La réalité dépasse même cette image, car pour nous sauver, notre cher Sauveur est mort «pour nous», il a enduré l'équivalence qui devait nous atteindre. Selon l'expression de Luther: «il a pris sur lui notre péché et il met sur nous sa justice.» C'est pourquoi l'apôtre Paul peut déclarer: «Il n'y a plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ.» Rom. 8: 1. Nous reviendrons plus loin sur la question de sa résurrection.

Il ne faut en tout cas pas voir la mort de Jésus comme un sacrifice au sens de l'Ancien Testament. Si, justement, dans la mesure où l'ancienne Alliance devait préparer le peuple d'Israël à recevoir le Messie. Les sacrifices prescrits par la loi de Moïse symbolisaient le sacrifice offert par notre cher Sauveur sur la croix. Il a même dit: «Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes.» Jean 6: 53, montrant par là qu'il était lui, Jésus, le sacrifice offert pour nos péchés. Par ailleurs, pour bien comprendre les ordonnances de la Loi de Moïse, tout ce qui se rapporte aux divers sacrifices prescrits, il faut avoir présent à l'esprit la nouvelle Alliance qui nous donne la clef de la compréhension.

Pour une catégorie de croyants, Dieu doit être apaisé des péchés des hommes. C'est là une affirmation qu'il faut rejeter complètement. Dieu n'est pas irrité, il n'est pas en colère ni jaloux. S'il éprouvait ces sentiments, il ne serait tout simplement pas Dieu. L'apôtre Jean nous donne une belle définition de l'Eternel quand il déclare: «Dieu est amour.» 1 Jean 4: 8. Et comme l'affirme Christophe Chalamet, ce n'est pas Dieu qui doit être apaisé, c'est nous qui devons être réconciliés avec Dieu.

Avant d'achever son ministère sur la croix, notre cher Sauveur a institué, le soir où il fut trahi, la sainte Cène, avec ses disciples dans la chambre haute. A cette occasion il prit du pain, et après avoir rendu grâce, il le rompit et le tendit à ses disciples en déclarant: «Prenez, mangez, ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi.» Après le souper, il prit la coupe et la leur donna en disant: «Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est répandu pour vous.»

L'apôtre Paul donne une précision intéressante à ce sujet quand il dit: «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion au sang de Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion au corps de Christ?» 1 Cor. 10: 16. Il montre par là que la coupe et le pain représentent le sang et le corps de Christ mais aussi la communion à ce sang et à ce corps de notre cher Sauveur. Ce qui signifie une participation à son sacrifice, à ses souffrances. C'est ce qu'il fallait discerner et accepter et c'est là que le symbole de la Pâque devient réalité pour nous, comme cela a été le cas pour notre cher Sauveur.

Dès lors, le ministère de notre Seigneur Jésus et sa mort sur la croix ne sont plus un mystère pour tous ceux qui se sont associés à ce sacrifice. Sa résurrection non plus. De même que la mort est l'équivalence du

péché, la résurrection était la suite logique du sacrifice de notre cher Sauveur. David avait même prophétisé: «Tu ne permettras pas que ton bien-aimé voie la corruption.» Ps. 16: 10. Notre cher Sauveur est ressuscité trois jours après sa mort sur la croix. Il est apparu à plusieurs reprises à ses chers disciples sous diverses apparences pour fortifier leur foi. Ensuite il disparut à leurs yeux en les assurant qu'il était toujours avec eux, jusqu'à la fin de l'âge.

Il faut bien comprendre que notre cher Sauveur est mort pour deux raisons. Premièrement par suite du sacrifice qu'il a offert en notre faveur. Ce faisant, il a acquis des sentiments, un caractère, une gloire que la nature humaine ne peut pas contenir. Il fallait qu'il meure et ressuscite pour recevoir l'immortalité, la nature divine, non comme une faveur, mais comme équivalence de son abaissement jusqu'à la mort de la croix.

Le résultat de ce ministère grandiose de notre Seigneur Jésus sera le Rétablissement de toutes choses et de tous les humains à la perfection. Ils pourront vivre éternellement sur la terre redevenue le marchepied de l'Eternel.

Le Brésil et le soja

Le journal *Tribune de Genève* du 21 juillet 2022 publie sous sa rubrique «Economie» un article traitant de la production de soja au Brésil et des nuisances qu'elle induit. Nous reproduisons cet article dans son entier.

Nouvelles voies commerciales

Le Brésil trace sa route du soja, mais à quel prix?

Le pays de Bolsonaro investit pour exporter plus rapidement la précieuse culture. De nouvelles infrastructures qui ne sont pas sans conséquence sur l'environnement.

Sur la Transamazonienne, on suit le plus souvent un nuage de poussière ocre. En saison sèche, la visibilité est presque nulle lorsqu'on croise d'autres véhicules sur cette route qui traverse l'Amazonie brésilienne d'est en ouest. Et puis, 30 km avant le port de Miratituba, sur les rives du fleuve Tapajos, soudain, le goudron apparaît et avec lui une longue file de semi-remorques. Ils viennent tous du sud, de l'état agricole du Mato Grosso, et sont chargés de soja ou de maïs.

Après cinq jours de voyage et près de 1000 kilomètres, ils vont débarquer leur cargaison dans un des nombreux ports qui ont poussé comme des champignons ces dernières années. «On décharge la nuit, car cela fait moins de poussière pour les habitations qui sont tout près, et au petit matin on recharge une autre cargaison: pesticides ou engrais le plus souvent, et on retourne dans le Mato Grosso», raconte João da Silva, un chauffeur qui fait ces allers-retours depuis cinq ans.

Boom des exportations

Il faut près de 24 heures pour remplir un cargo qui remonte alors le fleuve Tapajos jusqu'à rencontrer l'Amazone et rejoint ensuite la côte atlantique, puis la Chine et l'Europe. «C'est une logistique qui ne s'arrête jamais, et qui au contraire augmente chaque année, se réjouit Flávio Acatauassú, président de l'association des terminaux portuaires (AMPORT). D'abord parce que les grands fleuves amazoniens sont des voies navigables naturelles qui n'ont pas besoin d'être draguées pour les gros cargos. Ensuite, parce que la production agricole brésilienne destinée à l'exportation, et tout particulièrement le soja, est en plein boom au Brésil.

Le pays est aujourd'hui le premier producteur mondial de soja avec 139 millions de tonnes produites en 2021. Plus de la moitié de cette production vient des régions ouest et nord-est. «Jusqu'en 2011, nous faisons face à une aberration: cette production allait au sud, pour être exportée depuis le port de Santos, à une heure de São Paulo. Il est beaucoup plus rentable d'utiliser

personne pour les encadrer et commencer de petites réunions. Seigneur, tu vois mon souhait, je ne puis que te le soumettre.»

Cela tourmentait la conscience d'Aristide. Tu es seul maintenant, qu'attends-tu pour réaliser ce désir du cher ancien? Pourquoi n'es-tu pas dans la situation des fidèles d'autrefois qui disaient à l'Eternel: «Envoie-moi»? Et un matin, il présenta sa demande et il prit le premier bateau en partance pour la Sicile!

Quelle joie il en retira! Il put semer à pleines mains la semence bénie du Royaume de Dieu. Il trouva des amis qui lui offrirent le couvert et le gîte... et si quelquefois il dormit dans sa voiture, il ne put que louer l'Eternel en admirant la voûte céleste étoilée. Quelle œuvre merveilleuse! C'était bien celle du Dieu qu'il essayait de servir!

Il pensait à son enfance, où il ressentait douloureusement la solitude, le manque d'affection. Maintenant, il avait une famille, de vrais frères et sœurs et il goûtait la tendre

sollicitude de son Maître aimable. Lui qui, dans le temps, avait été si malade et toujours faible, lors de sa dernière traversée de Gênes à Palerme, alors que la mer était déchaînée, il fut le seul passager à la salle à manger! Tous les autres voyageurs étaient malades!

La grâce du Seigneur le soutenait, lui donnait la joie du Royaume, sans laquelle il n'aurait jamais eu le courage de partir ainsi tout seul et si loin. Mais lors d'une réunion spéciale, il avait reçu une carte avec ce petit verset: «Oh! que jamais rien ne t'arrête dans les devoirs de ta mission, pense au courage des prophètes, brave les coups, les afflictions.» Il avait essayé d'avoir ce courage, avec l'appui du Seigneur, et il le conservait comme une richesse imméritée. La joie de savoir qu'il avait exaucé le désir de l'homme de Dieu de son temps, dont il avait admiré la foi profonde, lui donnait des ailes pour dire aux humains: «Espérez, le Royaume de Dieu approche!»

Chronique abrégée du Règne de la Justice

Pour faire suite à notre chronique de février nous donnons un résumé de l'exposé du deuxième jour de la réunion d'Allemagne à Sternberg. Le texte de la Rosée du 23 octobre était tiré de l'épître aux Romains 12: 12: «Joyeux dans l'espérance, patient dans la tribulation.» Le cher Messager nous disait dans son commentaire: «Le merveilleux texte d'aujourd'hui nous présente une situation idéale, celle d'un véritable enfant de Dieu que la joie, le bonheur et la paix ne quittent jamais, même dans les plus grandes adversités.

La joie véritable est la sensation la plus délicieuse qu'un cœur puisse ressentir. C'est pour nous un élément essentiel de vie. L'organisme en a un besoin impérieux. La joie commence par la paix qui vient de la foi dans la justification par le sang de Christ. Elle devient définitive quand nous avons suivi

humblement et docilement l'école de notre cher Sauveur, qui nous apprend à changer complètement nos habitudes...

Il faut être mis au pied du mur par les circonstances, pour apprendre à devenir heureux. Pour cela, il faut renoncer à soi-même, combattre à outrance non pas l'égoïsme du prochain, mais le nôtre. On s'aperçoit alors de toute la montagne d'égoïsme qui est encore en nous. Pour vaincre cet égoïsme, il faut nous oublier nous-mêmes pour chercher à procurer du bonheur à notre prochain...

Le moment est venu maintenant où il va falloir avoir ces sentiments de joie et de paix à l'état stable, pour pouvoir les apporter à l'humanité gémissante. C'est pourquoi je redis encore que nous n'osons plus demeurer les mêmes. Il faut que notre cœur change absolument maintenant, qu'il s'attendrisse complètement. Chaque jour doit marquer en nous un progrès dans les sentiments divins, alors le reste ira tout seul.

